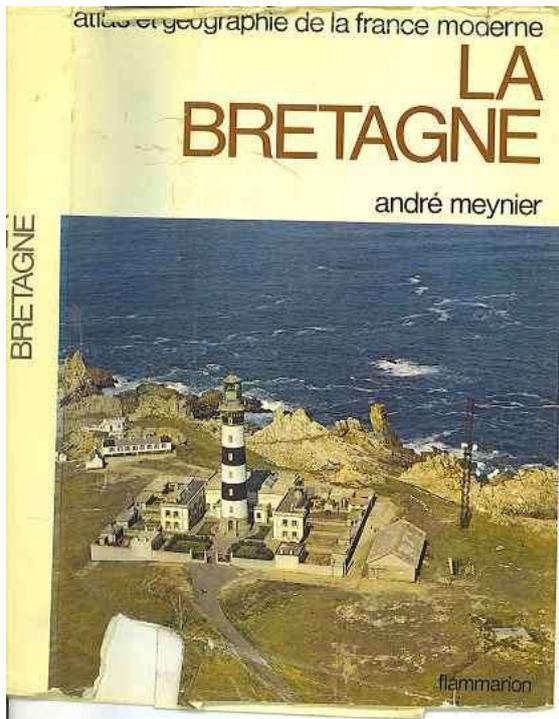


Géographie classique, nouvelle(s) géographie(s)

I. Un ouvrage paru en 1976...



Commençons par un regard sur un ouvrage qui se situe à la charnière :

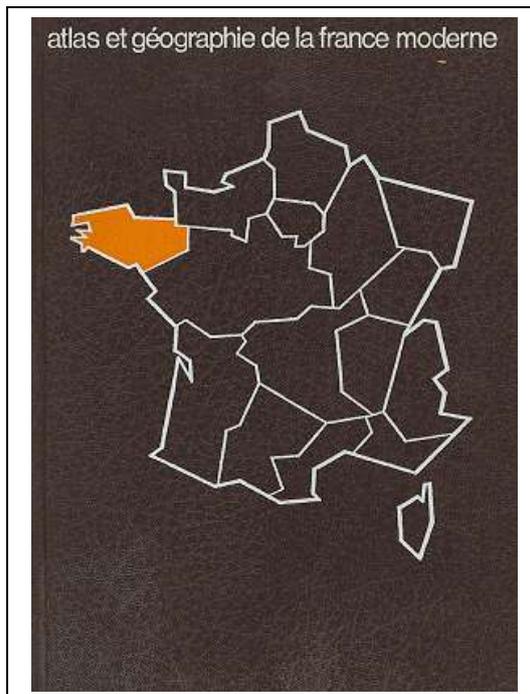
Atlas et géographie de la France moderne, la Bretagne, André Meynier, 1976.

Je l'ai choisi parce que je l'ai dans ma bibliothèque et parce que j'ai pour lui un attachement particulier...

Voyons la couverture

Cette couverture était recouverte d'une jaquette, c'est cela que le lecteur voit en premier. Un titre, un auteur et une photographie de paysage. La mer occupe un bon tiers de l'image. L'écume dit l'agitation, le vent mais pas la pluie qui n'est pas photogénique. La roche (granite et mica-schiste) affleure, toute végétation est absente. Enfin le phare bi colore (gwen a du, noir et blanc, les couleurs du drapeau breton) et les

bâtiments liés à son entretien sont la marque de la présence humaine dans ce paysage plutôt austère. J'ai cherché vainement dans l'ouvrage une référence. De toute façon moi je sais bien où c'est, comme tous les Bretons. C'est Ouessant.



Sous la jaquette la couverture, marron montre un contour de la France métropolitaine et de la Corse découpée en série de régions. La Bretagne, objet du présent volume est colorisée en orange.

1^{ère} idée : le découpage lui-même dit quelque chose de la géographie dont il est question ici : une géo régionale qui (par la force des choses) part d'un territoire pré-défini pour le décrire... La Bretagne est en orange comme sur les autres volumes la région étudiée. Elle fait parti du puzzle.

2^{ème} idée : En 1976 ce découpage est sans doute moins surprenant qu'en 2007.

Le découpage n'est pas strictement celui des régions de programme (1955) comme on les nommait alors. Il faut dire que la « régionalisation n'est pas encore accomplie (1982) ce n'est qu'en 2003 que la constitution intègre la décentralisation. Cf géographie régionale Paul Claval 2006)

3^{ème} idée : il y a ce qu'on voit et ce qu'on

ne voit pas. La France est définie comme un territoire fermé, le cadre des frontières étatiques est le cadre de l'étude. La France d'Outre-mer n'aura pas sa place ici. Pas plus que la Diaspora française.

L'identification de la région à un paysage, une géographie qui met en avant le substrat géologique, une géographie des îles, de l'exotisme, une géographie où l'homme est second par rapport au « milieu », un milieu dominé par les contraintes naturelles (ici le sous-sol et plus encore la mer, le climat) : voilà de quoi alimenter la critique d'une géographie passéiste ! Le choix d'une telle image n'était pas innocent au moment où la Bretagne s'éveillait : développement d'une agriculture intégrée au capitalisme (élevage porcin dans le Penthièvre et le Léon) développement industriel (Citraën à Rennes) arrivée des nouvelles technologies (Ploemeur Bodou, Rennes, Vannes)... montrer cette Bretagne là c'était choisir le passé !

Oui mais une autre lecture de l'image est possible ! La mer et le phare c'est l'ouverture sur le monde, mieux vaut cette Bretagne du grand large qu'une Bretagne du bocage... mieux vaut un phare qu'une église !

C'est une image de l'entre-deux qui a été choisie.

Poursuivons notre exploration avec la table de matière. Là aussi c'est le compromis qui l'emporte. Le plan à tiroir est finalement celui de la géographie classique comme par exemple la géographie générale d'Etienne Baron, Magnard, 1938.

[Et allons voir l'introduction de Louis Papy.](#)

Un travail oecuménique donc ! Juste au moment où par ailleurs la polémique faisait rage. Car la publication de cet ouvrage en 1976 « tombe » en pleine « guerre des géographies » !

L'année 76 est un moment particulièrement fécond pour l'histoire de la géographie française : 1976 c'est l'année de parution du livre polémique d'Yves Lacoste « la géographie ça sert d'abord à faire la guerre » et du premier numéro de la revue Hérodote, c'est l'affirmation de la géopolitique. [Yves Lacoste, La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre, Paris, Maspero, 1976 \(rééd. La Découverte, 1985\).](#)

« Dans ce numéro 1, qui débutait par un court texte « Attention : géographie ! » suivi par « Pourquoi Hérodote ? » et « Questions à Michel Foucault sur la géographie », il était ensuite question de delta puisque j'y ai publié les résultats de mon « Enquête sur le bombardement des digues du fleuve Rouge » Extrait de l'édito du n° 12 menace sur les deltas (deuxième trimestre 2006)

Armand Frémont publie « la région espace vécu qu'il introduit en affirmant « la Région, si elle existe, est un espace vécu ». C'est le premier acte d'une « géographie humaniste ».

En mars 1976, dans les colonnes du Monde, Maurice Le Lannou avait rendu le débat public dans la chronique qu'il tenait depuis 15 ans.

Voyons la réponse de deux jeunes géographes Jacques Lévy et Christian Grataloup.

Correspondance partie dans *Le Monde*, Paris, 14-15 mars 1976. Des géographes pour une autre géographie : réponse à M. Le Lannou. Nous avons reçu la lettre suivante :

Dans un récent « feuillet » de géographie, M. Le Lannou (*Le Monde* daté du 8-9 février) a mis en cause le journal *Espaces Temps*. Nous nous félicitons que la publication à laquelle nous collaborons ait fait l'objet de cette chronique, surtout satisfaits qu'au-delà de ces textes le débat sur la nature et les perspectives de la géographie soit enfin abordé hors des cadres universitaires. En fait, seuls certains articles sont concernés par la critique : « Pour une géographie scientifique » et « Crise de l'espace Midi-Pyrénées » de Jacques Lévy ; « La géographie aux champs » et « Le fond et la forme : de l'épistémologie à la subjectivité spatiale » de Christian Grataloup. Auteurs des articles

incriminés, nous voudrions rappeler qu'*Espaces Temps* n'est pas un journal consacré exclusivement à la géographie mais aussi à l'histoire, puisqu'il rend compte des activités collectives ou individuelles, aux orientations fort diverses, de la section d'histoire et de géographie de l'École normale supérieure de l'enseignement technique (ENSET). Ainsi il n'exprime que les opinions des auteurs d'articles et ne saurait donc être un « manifeste », encore moins un instrument politique. [...]

Quant au fond du débat, nous voulons affirmer que nous ne sommes pas des traîtres à notre discipline, comme le suggère M. Le Lannou dans le titre de son article. Si nous avons posé quelques questions, gênantes semble-t-il, c'est parce qu'au terme d'études de géographie ces problèmes n'étaient pour nous nullement résolus, mais devenus explicites. Il ne s'agit pas de prétention de notre part, mais d'une profonde interrogation épistémologique. En ce sens, nous tenons à rétablir les principaux éléments de nos articles, présentés de façon contestable par M. Le Lannou. Certes, nous nous attaquons à une certaine géographie, celle qui prétend être une synthèse à la fois humaine et physique, fondant notre critique sur la constatation qu'il ne peut exister de science à la fois sociale et naturelle. De fait, les divisions traditionnelles de la géographie tendent à fonctionner comme autant de sciences indépendantes (la géomorphologie par exemple). La pratique de la recherche montre chaque jour un peu plus leur autonomie, niant la pseudo-synthèse qui prétend les unir.

Mais cela ne signifie pas que la géographie ne peut exister. La seule géographie possible, c'est la science de l'espace social, de la dimension spatiale de la société. L'espace ne peut être considéré en soi ; il n'est pas un cadre à remplir, mais une forme d'existence de la réalité. De même que les temps géologiques et historiques, les espaces physiques et humains ne peuvent être appréhendés par la même science. Tout ce qui est rassemblé en un même lieu ne relevé pas du même champ explicatif, si ce n'est dans le « paysage », construction visuelle purement objective.

Ainsi les notions centrales de la géographie traditionnelle, telles que la région (à la fois physique et humaine) ou le paysage (considéré comme un fait objectif) volent en éclats. Ces « synthèses » ont pu sembler justifiées dans un autre contexte de relations avec la nature et de rapports sociaux, en somme lors de « l'extrême intimité des hommes et de la terre », au temps de « l'homme-habitant » cher à M. Le Lannou. Si l'auteur de la critique nous concède « une part de vérité », c'est qu'aujourd'hui il n'est plus possible de se réclamer d'une conception de la géographie dont le caractère subjectif est devenu manifeste. Quel crédit peut-on accorder désormais à une « science » valable seulement à certaines époques et en certains lieux ? Notre tort est-il d'être significatifs de notre époque ?

Nous pensons donc qu'une étude objective de l'espace des hommes est possible, se donnant pour objet de construire la théorie de cet espace. Différents travaux vont déjà dans cette direction. Cette science doit s'ouvrir à tous les apports féconds qui parcourent les sciences sociales. Parmi eux, le marxisme constitue un enrichissement fondamental qu'il serait naïf et absurde de vouloir nier. Cela ne permet nullement d'affirmer qu'il s'agit là de l'assimilation d'une science à une idéologie, puisque notre démarche consiste précisément à écarter les obstacles idéologiques au développement de la science. [...]

Par nos articles, nous ne faisons que nous insérer dans un courant de critique épistémologique. Ce renouveau tire la géographie d'une léthargie qui contribue à l'affaiblir face aux menaces. Nous aimons passionnément notre discipline et la voulons vivante ; nous ne sommes pas contre la géographie, nous sommes des géographes pour une autre géographie. •

Christian Grataloup, né en 1951, Jacques Lévy, né en 1952, professeurs, animateurs de la revue *Espaces Temps*.

Extrait de *Deux siècles de géographie française, choix de textes*, textes réunis par Ph. Pinchemel, M. Cl. Robic et J. L. Tissier, CTHS, 1984.

La pseudo-synthèse dénoncée ici est bien celle-là même que Louis Papy défendait dans l'introduction étudiée tout à l'heure !

Le ton est très polémique. La référence au marxisme est très datée. L'âge des protagonistes Lévy a 24 ans Grataloup 25, Maurice Le Lannou lui en a 70. C'est un conflit de génération ! Derrière tout cela il y a des conflits de pouvoir, des conflits de postes universitaires, une génération de mandarins incarnée par Le Lannou (Paris) Meynier (Rennes) ou Papy (Bordeaux) est bousculée par une génération de jeunes loups aux dents longues.

Cela dit la polémique est plus importante que cela.

Le débat porte sur la nature de la géographie (épistémologie). Lévy et Grataloup fortement marqués par le structuralisme et le marxisme veulent l'avènement d'une géographie scientifique...

Il est bien sûr artificiel de choisir une date pour situer un « tournant » dans l'histoire, surtout quand il s'agit de l'histoire de la pensée. Les changements qui s'affirment en 1976 étaient en cours depuis le début des années 50, 76 n'est pas une rupture mais une date pratique pour observer les différences. Il faut donc se garder de schématiser ! Dès que l'on quitte la polémique pour regarder les travaux on ne voit plus de rupture, les héritages, les continuités, les évolutions sur la moyenne durée s'imposent. Les historiens de la géographie universitaire finissent pas renoncer à dater le basculement préférant tenter de caractériser l'opposition.

Changement de paradigme ?

Quand on s'intéresse à l'unique on ne peut guère que contempler son unicité » P. Hugon. 1964.

Qu'est ce que cette géographie classique que pourfendent les nouveaux géographes ?

Qu'est ce que la « nouvelle géographie » ?

II. Pour définir « la » géographie « classique ». (le terme est de Paul Claval)

A/ la géographie classique n'a jamais été vidalienne

Chez Vidal de la Blache il faut distinguer le dire et le faire... Le théoricien et le praticien (Vidal lui-même n'était pas vidalien).

Vidal de la Blache s'est imposé comme « fondateur » de l'école géographique française parce qu'il a su imposer une sorte de compromis entre deux voies possibles :

- la voie d'une géographie naturaliste qui aurait cherché à décrire et expliquer les milieux naturels c'est-à-dire d'une géographie « SCIENCE ».
 - La voie d'une géographie dédiées à la mise à disposition d'outils pour les explorateurs, les arpenteurs, les aménageurs, les militaires... c'est-à-dire d'une géographie « PRATIQUE »
- Il propose un programme scientifique humaniste s'attachant à démêler l'influence du milieu naturel sur les «groupements humains ». *Cela demeure, dans l'esprit du plus grand nombre, la définition possible de l'identité scientifique de la géographie, à tel point que le mot est souvent utilisé comme le synonyme des « conditions naturelles » auxquelles une société ou un groupe restreint sont « confrontés ».* C'est une approche que l'on peut retrouver longtemps dans les programmes du secondaire, dans les finalités de l'enseignement de la géographie... Aujourd'hui encore...
 - Ce qui l'amène à définir son concept clé de «genre de vie » : la géographie de Vidal cherche à décrire les genres de vie différents sur la planète, à les caractériser et à en expliquer l'émergence par deux séries de facteurs principaux, l'influence des conditions naturelles et l'histoire des sociétés. Pour Vidal de la Blache la nature propose et l'homme dispose (c'est ce que Lucien Febvre nommera le possibilisme par opposition au déterminisme). Chaque configuration particulière de ces facteurs donne donc une identité particulière aux régions humaines. L'objet de la géographie est de déterminer ces particularités. D'où le choix d'une géographie « idiographique » (qui s'intéresse au singulier). Vidal annonce enfin que c'est par l'étude de chaque situation particulière qu'au final par comparaison, les géographes dégageront une « géographie générale » : c'est une démarche inductive.
 - Dans sa pratique Vidal de la Blache rédige le tableau géographique de la France en 1903 cette conception de la géographie s'applique à la France (est-ce un être géographique ?). Pour répondre (positivement) à cette question Vidal enchaîne une explication par la nature et une explication par l'histoire. Il juxtapose les deux séries d'information l'une par la description, l'autre par le récit.
 - Jusqu'à la seconde guerre mondiale les postes de géographes à l'Université sont très peu nombreux et occupés par les élèves de Vidal, cela contribue à faire école en standardisant les thèses de géographie. Très tôt le plan analytique va s'imposer sur un modèle que l'on doit à Lucien Gallois (cadre physique en commençant par le sous sol, climat, histoire, répartition des hommes, activités pour aboutir à une définition du caractère propre de la région étudiée avant de définir des sous-ensembles régionaux comme autant de nuances. Avec les années le nombre des entrées ne cessa d'augmenter. L'atlas et géographie de la France est la dernière grande production de cette nature.

B/ Quelle unité de l'école géographique française ?

- il y a donc un paradigme de la géographie classique qui est
 - inductive (du particulier au général)
 - idiocratique (identifie le singulier)
 - analytique (décomposition simplifiante)
 - possibiliste (explication par le milieu ET l'histoire)

- multi scalaire (au sens de décomposition des échelles en régions et sous-régions)

Par ailleurs la géomorphologie et les sociétés rurales se prêtent mieux à ce type d'approche que les échanges et les villes ces deux objets vont dominer les études.

A l'intérieur et à la marge de ce « paradigme » la diversité cependant était réelle.

Très tôt quelques certains interprètent le « projet vidalien de façon plus «synthétique» Brunhes (une synthèse très originale dans les années 30), Cholley (grand pourfendeur du plan à tiroirs) Sorre (qui développe le concept d'écologie humaine), Sion (qui donne le premier rôle à l'homme), Gourou (qui renouvelle la géographie tropicale), Jean Tricart qui introduit l'expérimentation théorique en géomorphologie ... NB : nous retrouverons plus tard ces grands noms de la géographie. Mais soit qu'ils se placent à l'écart de l'université et des grandes publications collectives, soit que leur démarche soit repoussée par les tenants d'une orthodoxie établie, jusqu'aux années 60 ils restent très minoritaires. Ainsi [Pierre GEORGE](#). Marxiste, retient l'idée d'une conquête progressive de la nature par l'homme (très soviétique !) et veut penser la ville et l'industrie. Ne remet pas en cause la géographie vidalienne mais propose de substituer aux « genres de vie » les « modes de production » : les hommes s'adaptent aux milieux oui, mais sont en même temps agi par un système de production (rapports sociaux, formes de domination, système économique). Aborde ces thèmes non seulement sur ville et industrie, et en particulier sur les banlieues, mais aussi sur *la campagne, le fait rural à travers le monde*, 1956. Le marxisme substitue à la dualité homme nature une *dialectique* des relations hommes nature. L'espace peut ainsi être conçu comme un produit social, comme le lieu où s'inscrivent des rapports de domination. Les marxistes géographes sont ainsi les premiers dans les années 50 à revendiquer une géographie sociale et non plus naturaliste.

- Dans les années 60 les choses bougent
 - la société est devenue majoritairement urbaine et industrielle
 - l'université s'est développée (le nombre des géographes est multiplié par 5 entre 1930 et 1960)
 - les autres sciences sociales ont ringardisé la géographie descriptive (socio, linguistique, histoire, anthropologie...)
 - les géographes français ne peuvent plus ignorer les développements de la géographie à l'étranger (sous l'impulsion par exemple de l'école de Chicago)
 - le volontarisme des ingénieurs de l'aménagement du territoire attire des géographes vers l'action (ex : Philipponneau).

Quelques uns tentent d'introduire des méthodes nouvelles notamment quantitatives (Claval, Beaujeu Garnier, Dollfus) et de nouveaux objets (notamment la géographie urbaine Pinchemel, Rochefort) d'autres les rejettent... Si bien qu'au début des années 70 la géographie apparaît en crise (Georges, Beaujeu Garnier) !

III. quoi de nouveau sous le soleil ? la « nouvelle » géographie

Ce qui unit les diverses sensibilités « révolutionnaires » est un rejet le plus souvent ardent de la « vieille » géographie. Ce qui fait bien peu pour définir un paradigme ! Pour Claval il y a autant de géographies que de géographes !!!

Durant une dizaine d'années (80') la dynamique impulsée par Roger Brunet – de la publication de l'article fameux « La composition des modèles en analyse spatiale » (1980) au lancement des projets fédérateurs du GIP Reclus – a pu sembler ouvrir une nouvelle époque de « science normale », plutôt « spatialiste », trouvant même un début de traduction dans la

géographie scolaire, soudain convertie aux fameux « chorèmes » mais depuis le milieu des années 90 ce mouvement centripète a fait long feu et l'on voit plutôt l'emporter les forces centrifuges.

A/ l'éclatement

Claval n'a sans doute pas raison, il est possible de définir des « courants » dans la géographie de ces 30 dernières années. Les innombrables auteurs d'ouvrages d'épistémologie de la géographie s'y essaient tous. Scheibling, Bavoux, Deneux pour ne citer que ceux qui sont vos usuels...Leurs classements divergent souvent, les noms qu'ils donnent aux courants aussi, preuve qu'aucun n'est véritablement constitué. Ils se recourent cependant suffisamment pour que nous retenions trois grandes familles.

- un courant « néo positiviste »

- Il s'agit d'abord du développement de la pensée systémique (Dolfuss) : l'espace est perçu comme la résultante d'un système de forces (de facteurs) en interaction, qui tend à conserver un certain équilibre : un changement d'une des composantes conduit soit à un réajustement de l'ensemble pour préserver le système, soit à une impossibilité de le préserver et à un changement de système. Les données naturelles sont prises en considération comme des forces du système au même titre que les autres.
- Du coup l'objet de la géographie devient l'analyse spatiale. Il s'agit de repérer, classifier, expliquer des configurations spatiales récurrentes et des processus qui les constituent. Pour cela les géographes se donnent des « modèles » (inspiration anglo-saxonne) et cherchent à définir des lois de l'organisation de l'espace. Henri Reymond invente les « taxochores », base d'une théorie des processus d'espacement, Georges Nicolas-Obadia recherche les axiomes de la spatialisation... la plus aboutie de ces théories est celle qu'avance Roger Brunet en définissant les « structures élémentaires de l'espace » (les « chorèmes »).
- Cette grammaire, ces modèles, sont appliquées à des questions sociales, à des questions de géographie humaine. L'hypothèse fondamentale ; sous les actions individuelles ou collectives, il y a des régularités, des lois, des structures spatiales, des logiques spatiales. Ces analyses peuvent donc aussi se transposer au passé : les outils de l'analyse spatiale sont utiles pour comprendre les logiques spatiales anciennes (C. GRATALOUP) Denise PUMAIN, *la dynamique des villes*, 1982
- Depuis le milieu des années 90 l'émergence des SIG (système d'information géographique) et de nombreuses recherches de modélisation informatique donne un tour très technique à la géographie spatialiste et contribue à atomiser la recherche, faisant en partie perdre de vue l'ambition théorique initiale.

Le risque d'une telle géographie apparaît d'autant plus grand : finalement d'effacer les intentionnalités et de proposer un néo-déterminisme. (les lois de l'espace remplaçant les lois de la nature)

- un courant « néo humaniste »

- **Paul Claval** en 1984, dans la revue *Espace et société* : « Lorsque j'avais voulu définir la géographie humaine, j'étais parti de la formule de Demangeon : « La géographie humaine décrit, étudie et explique la répartition des hommes, de leurs actions et de leurs œuvres à la surface de la terre. » Elle me semblait couvrir l'ensemble de ce que les géographes humains faisaient [...] tout en insistant sur l'aspect social de leur discipline. Aujourd'hui, cette formule me paraît insuffisante : elle ignore les problèmes de perception, de représentation, les idéologies spatiales et

l'analyse des décisions individuelles ou collectives.» Il définit ainsi une géographie des représentations, des espaces « vécus », c'est-à-dire du rôle de l'imaginaire, des représentations que se font les acteurs, dans la production d'espace.(A. Bailly, A. Frémont), chaque lieu articulant le réel et l'imaginaire ; on parle aussi d'une géographie comportementale. Les régions sont définies par le vécu ou les représentations des acteurs et non a-priori. Cf. Gould ; cartes mentales (1968) Diméo (Géographie des acteurs et de la façon dont ils produisent l'espace) Depuis La Région, espace vécu, d'Armand Frémont (1976), **la géographie « antipositiviste »** a mis au centre de ses préoccupations la question des représentations, qu'elles soient collectives ou individuelles, en essayant de dégager ce qu'elles pouvaient avoir de « géographique ». **Progressivement, « territoire » est devenu le déictique disciplinaire de cette «nouvelle nouvelle » géographie au détriment d'« espace », trop lié à la « géographie des modèles ».**

- Paul Claval fait le lien entre cette approche et celle de la « géographie culturelle ». Plus lente à émerger, elle est souvent l'apanage de géographes (Paul Claval, Joël Bonnemaïson, Jean-Robert Pitte, André-Louis Sanguin), tentés par une restauration stratégique du legs classique.
- **L'évolution vers une géographie plus sociale touche y compris la géographie physique** avec Georges BERTRAND qui étudie les montagnes cantabriques et à cette occasion constate que, alors que les 2 versants sont fortement contrastés (versant au vent atlantique humide et versant sous le vent) les agriculteurs et les pasteurs ont modifié les paysages, en particulier parce que les troupeaux transportent dans leur toison des graines qui germent sur les routes de transhumance. Il en conclut que les écosystèmes sont instables et dynamiques, et que société et espace naturel interagissent de façon dialectique et non dans une perspective de contraintes adaptation. Il invite du coup à faire une géographie physique qui prenne en compte le social. Cette thématique est aussi celle de la géographie des risques : les sociétés humaines modifient la nature par leurs rejets (gazeux, liquides, solides) mais cette nature polluée réagit à son tour sur les sociétés. On passe d'une étude de l'impact de la nature sur l'homme avant 1950, à une étude de l'impact de l'homme sur la nature (dans les années 1970) puis à une étude de l'impact réciproque homme-nature qui se traduit par l'approche en termes de développement durable.

- un courant « néo-radical »

- Dans les années 70 s'est développée une géographie radicale = géographie critique = géographie marxiste qui s'intéresse aux systèmes sociaux et aux stratégies sous-jacentes aux structures spatiales contribuant à déplacer le regard vers les acteurs comme producteurs de l'espace, et vers les conflits d'intérêts. C'est par exemple l'étude de la rente foncière urbaine comme production de différenciation spatiale : thèses nombreuses dans les années 1960 (R. DUGRAND *villes et campagnes en bas Languedoc*, R. BRUNET *Les campagnes toulousaines*, B. KAYSER *campagnes et villes de la Côte d'Azur*) Cette géographie utilise elle aussi des modèles par exemple celui de centre / périphérie, (Alain REYNAUD *société, espace et justice*) qu'elle partage avec une géographie militante tiers-mondiste.

- une géographie qui aborde les problèmes de développement, dans les années 1960 en s'interrogeant sur les raisons de l'échec de nouvelles techniques qui méconnaissent les systèmes agraires traditionnels autant que les données biogéographiques (Paul PELISSIER, Gilles SAUTER, Jean GALLAIS travaillent dans les années 1960 sur l'Afrique noire occidentale). Pour Yves LACOSTE ces analyses doivent déboucher sur l'engagement. Le sous-développement est aussi analysé comme un produit de la domination des métropoles, en particulier par la création d'une dépendance économique et d'une organisation spatiale résultant du commerce avec la métropole. Cette géographie est à la fois une géographie économique et une géopolitique.

- Yves Lacoste réinvente la géopolitique (le terme avait été banni du fait de son utilisation par les nazis). Constatant la résistance des Etats-Nations à la globalisation, Lacoste,

ses élèves et ses dissidents, peuvent poursuivre un travail d'explication du monde par les rapports de force entre des entités géographiques (nations, Etats, peuples) que les autres courants sous-évaluent à leurs yeux. Ce faisant ils contribuent d'ailleurs à revitaliser tout ce que la « tradition » pouvait considérer comme géographiques (les ressources naturelles, la mosaïque des peuples, les grands ensembles régionaux...). C'est du moins le reproche qui leur est fait par les « spatialistes ».

Nombre de géographes « naviguent » de fait entre ces courants, certains à contre-courants... Certains tentent encore de concilier les approches en s'appuyant sur des convergences épistémologiques.

B/ un nouveau paradigme ?

- constructiviste (le réel est « construit » par l'esprit)
- hypothético-déductive (part d'une problématique, du général au particulier)
- nomothétique (identifie des lois et des concepts)
- systémique (approche par la complexité)
- spatialiste et multi scalaire (au sens de raisonnement à différentes échelles)

par ailleurs les nouveaux géographes sont très souvent épistémologues.

Constructiviste et hypothético-déductive

Dans le sillage de Piaget et sous l'égide de Raffestin, les « nouveaux géographes » ont adopté l'idée que le réel est saisi à travers des « filtres », que l'on peut nommer « mots », « notions », « construits » ou « théories », selon leur ampleur, et que toute activité de recherche est guidée par ces préalables sans lesquels le réel est inconnaissable. Il va de soi qu'une telle conception, qualifiée de « constructiviste » par Jean Piaget, est effectivement radicalement incompatible avec la métaphysique des géographes classiques. En revanche, elle marque certainement la convergence de plusieurs chemins intellectuels assez différents, qui se rejoignent alors dans l'idée de « construit ».

une formule unique, que l'on pourrait qualifier d'« exigence problématique » : toute recherche commence par la formulation d'une problématique, déclinable en hypothèses de travail, et soumise à un protocole de probation

Nomothétique

Les concepts de la géographie classique étaient peu nombreux (paysage, érosion, distribution spatiale, localisation, genre de vie, milieu géographique, région, contraintes, peuplement) ; certains tombent en désuétude (genres de vie), en partie parce qu'ils correspondent à des objets qui disparaissent (genre de vie = ensemble des moyens par lesquels les groupes humains qui vivent *en économie fermée* pourvoient à leurs besoins) ou sont récusés par les géographes (milieu géographique, contraintes, érosion) d'autres sont encore opérants.

Mais surtout la liste s'allonge considérablement vers l'environnement (écosystème, équilibre ...), la position géographique (distance, polarisation, échelle, territoire, espace social, système, lieux centraux ...), vers le développement (urbanisation, inégalités spatiales, ségrégation spatiale ...), vers les représentations (espace vécu ...), vers une prise en compte des interrelations (système).

La «démarche idiographique» est en théorie complètement rejetée, même si certaines des thèses de la «nouvelle géographie» – comme *La Croissance de Los Angeles de 1940 à 1970*, de Bernard Marchand (1977), et *Système économique et espace*, de Franck Auriac (1979) – sont concrètement des études de cas !

Spatialiste et Multiscale

Espace ou territoire ? Le débat est confus. Peut-être autant que les notions qui s'estompent dans la géographie d'aujourd'hui à mesure que les sociétés « passent insensiblement de la stabilité relative de territoires aréolaires au flou (relatif) de territoires réticulaires » JJ Bavoux.

Par une prise en compte d'échelles différentes : les petites échelles qui envisagent la planète comme les grandes échelles locales, et surtout travaillant les relations entre échelles différentes (les structures qui peuvent être dégagées, la façon même de poser le problème différent)

En même temps, on passe d'un déni du questionnement épistémologique à des interrogations explicitement épistémologiques sur la méthode géographique, la pensée géographique, le métier de géographe (Beaujeu-Garnier, Claval, Dollfus, George, A. Reynaud), par exemple une mise en question des postulats préalables à l'établissement des modèles (ex. maximisation des coûts, minimisation de l'effort etc.

[Bibliographie complémentaire](#)

A Meynier *Atlas et géographie de la Bretagne*, Flammarion, 1976

E Baron, *géographie générale*, Magnard 1938.

Y Lacoste, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Maspero, 1976 (rééd. La Découverte, 1985).

A Frémont, *la région, espace vécu*, Paris, Champs, Flammarion, 1976

Le Monde, 14-15 mars 1976, cité dans *Deux siècles de géographie française, choix de textes*, textes réunis par Ph. Pinchemel, M. Cl. Robic et J. L. Tissier, CTHS, 1984.

P Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, Éditions de la Table Ronde (première édition 1903), 1994.

P Vidal de la Blache, *Principes de géographie humaine*, Paris, Colin, 1922

P Claval *la nouvelle géographie*, PUF, 1982

D Pumain, *la dynamique des villes*, 1982

R. Dugrand *villes et campagnes en bas Languedoc 1960*

une nouvelle géographie régionale de la France...

Ce livre fait partie d'une collection de seize volumes consacrés à la France et qui sont tous l'œuvre de géographes. C'est dire que des préoccupations communes animent les auteurs. Ayant conscience des contraintes que crée le milieu physique, ils s'attachent à décrire les formes et les articulations du relief, le rythme des saisons, la nature du tapis végétal et des sols... Sachant que, dans un pays très anciennement peuplé comme le nôtre, le milieu physique n'est plus « le milieu naturel », tant il a été modifié depuis des millénaires par les entreprises des sociétés humaines, ils font une bonne place à l'Histoire sans la connaissance de laquelle on ne saurait comprendre les visages de notre pays ni mesurer les inertias héritées du passé. Affirmant que la géographie est solennelle de la vie, et ayant rencontré les paysans sur leurs labours, les hommes des villes dans leurs usines ou leurs bureaux, ils veulent les situer dans le cadre de leur existence quotidienne, leur niveau de vie, dans leur environnement social. Soucieux de saisir tout ce qui change autour de nous, ils portent leurs regards sur les mutations profondes qui, depuis quelques décennies, affectent l'économie, la société, les façons de vivre. Ils s'intéressent aux « flux » des biens et des services, aux structures des grandes sociétés et insèrent dans leur analyse les hiérarchies sociales.

La science géographique s'alimente à beaucoup de sources. Elle tire profit de tout ce que leur apportent historiens, économistes, géologues, climatologues, écologistes. Mais, elle a ses vocations propres, elle s'attache à l'étude globale du milieu et à celle des interactions complexes des nombreux éléments qui le composent; à la définition et à l'analyse, en se fondant sur des faits physiques et sur des faits de civilisation, des multiples unités spatiales qui sont le cadre des activités des hommes. Une des missions essentielles du géographe est de cartographier, en les interprétant à sa façon, les données inscrites dans le paysage, issues de recherches scientifiques ou fournies par les statistiques. Il doit tenir compte des méthodes les plus modernes d'investigation: par exemple, le traitement des sources statistiques par l'informatique, l'interprétation des images recueillies par les satellites. Pour s'adapter à ces changements dans les conceptions et dans les techniques, la géographie doit découvrir des formules nouvelles d'expression

cartographique. Nous avons tenu dans cette collection à donner un soin tout particulier à l'élaboration et à la confection des cartes: aussi nos éditeurs ont-ils voulu, dans le titre même de nos ouvrages, faire précéder le mot Géographie par celui d'Atlas.

Notre collection étant une géographie régionale, il nous a bien fallu procéder à un découpage de notre pays. Le temps est loin où les seuls critères retenus pour une division de la France étaient ceux fondés sur le relief, la géologie, le climat. D'autres s'imposent aujourd'hui. N'existe-t-il pas une différence fondamentale entre ce qui est dans l'orbite de Paris et ce qui est au-delà? Nous avons, en France, des « régions polarisées » et des « espaces inorganiques ». Parmi les premières, la Région lyonnaise, constituée par le rayonnement d'une grande métropole et dont les limites empiètent sur des milieux physiques très différents, est la plus typique. Leur situation aux « marches de l'Est » forme, des pays qui composent la France rhénane, un ensemble cohérent. Devions-nous adopter aveuglément les frontières des « régions de programme »? Celles-ci ont certes une existence administrative et servent de cadre à l'établissement des programmes d'action; mais leurs limites, dont le tracé tient compte de celles des départements, trop souvent sont arbitraires et séparent des pays que tout rapproche. Tout en acceptant parfois le cadre de ces régions, nous avons dans beaucoup de cas proposé d'autres contours qui nous paraissent plus conformes à la réalité vivante de notre pays. A la vérité, les découpages possibles sont aussi nombreux que les problèmes posés, tant les faits d'ordre géographique comportent d'imbrications. Nous avons conscience que les limites retenues par nous peuvent être discutées et présentent une part d'arbitraire. Mais nous estimons aussi que chacune des régions que nous avons dessinées a sa personnalité: nous voulons apporter une réflexion nouvelle sur le thème de l'organisation de l'espace tout en contribuant à une meilleure définition des unités administratives et économiques.

L'équipe des géographes responsables de la rédaction des ouvrages de notre collection rassemble des représentants des principaux courants de la géographie moderne. Chaque livre a son maître d'œuvre, aussi les volumes diffèrent-ils les uns des autres non seulement par les dimensions des régions étudiées — pouvait-il en être autrement? — mais encore par les conceptions propres à chacun des auteurs. Mais tous les artisans de cette entreprise sont unis par leur foi dans les vertus et dans l'avenir de la science géographique. Ils pensent que celle-ci, par la large place qu'elle donne aux faits de civilisation, par le souci qu'elle a d'assimiler les apports des autres sciences, par la façon qui lui est propre d'analyser et de représenter les rapports de la terre et des hommes, est une forme d'humanisme. Conscients des menaces qui pèsent sur les équilibres naturels, sensibles aux troubles et aux inquiétudes qu'ils décèlent dans nos sociétés contemporaines, ils veulent affirmer que la Géographie, par les matériaux qu'elle rassemble, par les réflexions qu'elle inspire, par les perspectives d'application qu'elle propose, est une science de nature à apporter un concours fécond à ceux qui ont la mission difficile et exaltante d'assurer le mieux-être des hommes.

Document N° 2

Y. LACOSTE, *la géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, 1976

« L'analyse du processus de différenciation qui détermine à la surface du globe l'évolution des nuances ou des contrastes entre les diverses situations économiques, sociales et politiques est donc une tâche d'une importance extrême pour la pratique politique au sein des masses. En effet, l'analyse historique que les marxistes font globalement du développement des contradictions pour l'ensemble du système capitaliste est évidemment indispensable ; mais elle ne rend pas compte des formes de plus en plus différenciées, bien qu'interdépendantes, par lesquelles la crise dialectique se manifeste à la surface du globe. Aussi les militants se tiennent-ils et tiennent-ils à l'égard des masses, de discours à trop petite échelle, situés à un trop haut niveau d'abstraction et de généralité. Ils n'arrivent pas à prendre suffisamment en considération les formes concrètes que prend localement, régionalement, nationalement, le développement différentiel des contradictions majeures et leur enchevêtrement.

Ainsi l'impérialisme n'est pas seulement un phénomène historique, un « stade » dans le développement des contradictions du capitalisme. C'est aussi un système de domination de l'espace et des hommes, qui détermine une différenciation de plus en plus poussée et complexe des situations économiques, sociales, politiques, un phénomène géographique de plus en plus différencié, et ces différenciations spatiales sont des données stratégiques fondamentales. La distinction entre « pays dominants » et « pays dominés » (on remarquera l'utilisation systématique de la notion ambiguë de pays alors qu'il faudrait parler en termes de classes) est certes fondamentale, mais elle est de moins en moins suffisante. Dans la « périphérie » dominée, les structures dont depuis longtemps fort dissemblables, mais depuis une décennie cette différenciation s'est accentuée avec la mise en œuvre par les firmes impérialistes de stratégies d'industrialisation dans certains pays du tiers-monde qui connaissent, de ce fait, des contradictions nouvelles qui n'existent pas encore dans les pays où la dépendance se traduit (encore) par la quasi-inexistence de l'industrie. Par ailleurs, le processus de différenciation des contradictions se manifeste au sein du groupe des pays dits « développés » par le passage en dépendance de bon nombre d'entre eux sous l'hégémonie des firmes multinationales et de l'appareil d'Etat américain. Dans le cadre des différents pays, l'accentuation des « inégalités régionales » traduit à un autre niveau le processus de différenciation spatiale : des contradictions dialectiques qui se combinent avec les conditions naturelles pour donner à la crise, à certains endroits, des formes plus ou moins aiguës, alors qu'aux alentours les tensions ne sont pas aussi évidentes."

Document 3

Le métier de géographe (un demi-siècle de géographie).

Pierre George - 1990 - Armand Colin - Paris

« La question se pose désormais de savoir s'il y a une ou plusieurs géographies, et si l'on peut toujours se prévaloir du titre de géographe sans le faire suivre d'une épithète restrictive quant à la compétence, mais qualificative sur le plan sectoriel de l'approfondissement de la recherche spécialisée.

Une géographie utilitaire ?

. La géographie est appelée, concurremment avec d'autres disciplines, à fournir des informations aux planificateurs de l'espace à des échelles diverses allant du remembrement rural, de la restructuration des quartiers urbains, de la stabilisation de topographies fragiles (géographie des « versants ») à l'économie régionale de l'eau ou à l'organisation de l'espace régional et continental dans les pays en voie de développement...

La géographie ne peut rester étrangère à la révolution des techniques d'acquisition de la connaissance, mais, sous peine de disparaître, elle doit les maîtriser et les assujettir à sa propre finalité.

La destination de la géographie, est la prise de conscience de toutes les formes de rapports conditionnant l'existence des hommes sur la Terre

L'évolution de la géographie dans ces mêmes pays anglo-saxons, qui ont contribué à un bond qualitatif des méthodes d'analyse, est significative à cet égard. Si R. J. Chorley en Angleterre, Bryan Berry aux États-Unis ont introduit radicalement la « modélisation » des données et jusqu'à la modélisation de l'image géographique, il est apparu assez vite qu'il y avait risque de décollage entre des modèles reposant sur un ensemble incomplet de données et la réalité, plus encore la dynamique des sociétés.

Des thèmes nouveaux et des méthodes nouvelles plus qu'une « nouvelle géographie » ?

. C'est ici que réparaît la question « À quoi sert la géographie? », et qui revient à se demander ce que les géographes peuvent désirer connaître et ce que le public ou les collectivités publiques attendent d'eux, en dehors d'une image globale aussi fidèle que possible des états et des devenir des portions d'espace considérées : planète dans son ensemble, continent ou subcontinent, État, région ou province. La première réponse a été cherchée dans la définition de la problématique de la géographie appliquée qui est, en France, en particulier sous la plume de Jean Tricart (1960), la transposition de l'action concrète d'une géographie de service., confus à partir de là dans l'intention de la démarche, étaient affirmées une volonté utilitaire rompant avec un académisme s'interdisant toute prospective et, en même temps, la nécessité de considérer les faits non plus en laboratoire, en eux-mêmes, mais dans leur système opérationnel.

Les thèmes découlent en grande partie de la conjoncture. C'est d'abord, au sens le plus large du terme, l'aménagement du territoire, c'est-à-dire l'inventaire de toutes les potentialités aux diverses échelles et l'analyse des flux relationnels de tous ordres qui commandent la dynamique de l'espace humanisé, vécu et utilisé. d'autres thèmes : la connaissance de l'environnement et de la dialectique action - réaction entre les sociétés humaines et leur cadre d'existence. . Des problèmes spécifiques sont posés par l'évolution démographique et les conditions politiques et économiques des pays sous-développés : autre sujet nouveau pour les géographes,

*S'agit-il, comme certains le pensent et l'ont écrit, d'une « nouvelle géographie »? Oui, si l'on s'en tient à la considération de l'apport nouveau des méthodes d'analyse, oui si l'on donne la priorité aux nouveaux thèmes de recherche et aux nouvelles formes d'approche de la connaissance de l'espace et surtout de sa dynamique. **Non quant à l'objectif fondamental de cette science humaine, qui demeure fidèle à sa définition sémantique de description et d'étude de la Terre au sens global du terme, c'est-à-dire de l'ocoumène, fait de nature, d'histoire, et milieu de l'aventure quotidienne des hommes qui l'occupent.** »*